



Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens N^o 2. près le passage de l'Opéra
Robe de mérinos brodée en soie de même couleur, Des magasins du mariage
Enfantin, Rue S^t Anne N^o 53. Chapeau de gros des Indes orné de fleurs d'ortensia

PETIT COURRIER DES DAMES

OU

*Nouveau Journal des Modes,
des Théâtres, de la Littérature et des Arts.*

Ce JOURNAL paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois, dont une d'homme et une de chapeaux.

Papier des manufactures d'Arches et d'Archette (*Vosges*).

Prix de l'abonnement : pour trois mois..... 9 fr.
pour six mois..... 18
pour l'année..... 36

50 c. de plus par trimestre, pour les départemens.
1 fr. *idem* pour l'étranger.

ON S'ABONNE A PARIS,

AU BUREAU DU PETIT COURRIER DES DAMES, Boulevard des Italiens,
N^o 2 L, près le Passage de l'Opéra.

Chez DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS, Imp.-Lib. du Journal, rue
St.-Louis, N^o 46, au Marais, et rue Richelieu, N^o 67 ;

MARTINET, libraire, rue du Coq-St.-Honoré.

A LONDRES,

Chez MM. S. and J. FULLER, *Temple of Fancy*, 34, Rathbone-place.

A AMSTERDAM,

Chez GABRIEL DUFOUR et C^{ie}, libraires, sur le Rokin.

A LEIPSICK,

Chez MM. ZSCHECH et KRINITZ.

Pour les provinces du Rhin et l'Allemagne, chez M. ALEXANDRE, au
Salon Littéraire, à Strasbourg.

Les lettres et envois d'argent doivent être adressés francs de port.

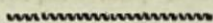
MODES.

DANS tous les tems, les colliers sont entrés dans la parure des hommes et des femmes. Les statues des dieux et des déesses en étaient décorées ; on les offrait en *ex voto* ; le collier était la récompense du courage, l'ornement de la beauté. Dès la plus haute antiquité, les femmes semblaient



attaquer un grand prix à ces bijoux. La galerie égyptienne en offre l'exemple dans une momie embaumée, que l'on pense être le corps d'une des princesses de la cour de Pharaon. Cette momie est couverte de plusieurs colliers, dont les formes sont analogues à celles aujourd'hui en vogue. Le plus riche est composé de trois rangs, le premier en pierres fines bleues, le second en médaillons, le troisième en camées.

L'origine des colliers, autant que l'on peut l'établir, nous rappelle une coutume assez bizarre. C'était autrefois l'usage de laisser les filles entre les mains de leurs nourrices jusqu'au tems de leur mariage. Quand elles commençaient à grandir, ces nourrices leur plaçaient, comme gage de leur sagesse, un fil autour du col. Ce fil, prétendaient-elles, devait subsister dans la même longueur tant que leur conduite était irréprochable. Ce stratagème réussissait, et la crainte du fil en retenait plusieurs dans le devoir. Peu à peu elles s'accoutumèrent à le porter à leur col, ou quelque chose qui le représentait. Nous savons aujourd'hui jusqu'à quel point on a perfectionné cet ornement, et, après avoir épuisé toutes les formes modernes, on a fini par ressusciter le genre gothique. Telle est aussi la dénomination des derniers colliers que l'on a vus chez M. Castali (passage de l'Opéra, escalier G). Nous recommandons ces colliers, non point parce que nous leur supposons les qualités qu'on attribuait au fil des anciennes nourrices, mais bien parce qu'ils réunissent à l'avantage d'un joli travail, une odeur suave, bien préférable sans doute à la propriété de déceler les secrets des femmes qui, dans les siècles passés, osaient se revêtir d'un si indiscret ornement.



Les femmes posent leur chapeau très-incliné vers le devant, et par conséquent relevé sur la nuque. Il est des physionomies auxquelles ce genre de pose sied très-bien; mais elle s'adopte généralement, grâce à la mode qui sait donner du charme à tout.

La fureur des bracelets se soutient. Pour multiplier leur nombre, les femmes élégantes ne dédaignent pas de sacrifier la grâce de leurs bras en les couvrant de camées et de pierrieres, depuis le poignet jusqu'au coude; aussi les plus jolis

bras de nos belles semblent-ils aussi inattaquables que s'ils étaient revêtus du gantelet des anciens preux.

Les satins d'Écosse s'emploient avec le plus grand succès dans les grandes toilettes. Ceux que nous avons vus dans les magasins de M. Burty, rue Richelieu, N° 89, sont d'un brillant et d'un reflet admirables. Les couleurs oreille d'ours, bleue, rouge cerise, dominant dans les fonds, et les carreaux sont excessivement grands. Nous excepterons cependant quelques robes de ce même satin, dont les carreaux, croisés par des lignes très-rapprochées, rendent l'étoffe beaucoup plus favorable aux petites femmes. On trouve aussi chez M. Burty des *croisés d'Écosse*, qui ne laissent rien à désirer pour les nuances et la beauté des tissus; ils sont généralement recherchés par les femmes du meilleur ton.

On voit, pour le bal, des robes de tulle blanc, garnies d'une quantité de petites bouffes de gaze lisse, qui forment autant de petites écailles rapprochées l'une de l'autre. A la première rangée, les écailles sont fixées par autant de boutons en soie, de la couleur de la garniture. Celles qui ont paru les plus jolies étaient cerise très-pâle vers le haut, et très-foncé vers le milieu, et enfin se terminaient par une rangée d'écailles en gaze noire, ce qui faisait ressortir parfaitement cette garniture posée en festons, et séparée en deux par un intervalle de quatre doigts.

Le satin d'Écosse s'emploie pour écharpes; elles sont bordées d'une longue frange formée par l'étoffe même. Les hommes continuent aussi à témoigner une prédilection très-marquée pour les cravates écossaises.

On pose souvent des camées sur les coiffures en cheveux. Ils servent aussi à fixer les plumes posées sur les berrets de grandes toilettes. Une femme très-élégante avait, à une dernière soirée, un de ces berrets en velours noir; sa circonférence surpassait encore tout ce que l'on a vu dans ce genre. Une seule plume noire, attachée par un camée, entourait sa tête, et retombait sur le côté.

Quelques élégans portent, en costume de bal, des habits bleus ou verts; des culottes courtes avec des bas de soie noire à jour, ou des pantalons collans remplacent les éternels pantalons larges.

Des chaînes de toute espèce, en acier, en or et en cheveux, servant pour lorgnons et montres, entourent d'une manière plus ou moins prétentieuse la taille de nos jeunes merveilleux.

Les gilets de dessous, en étoffe brochée en argent ou en or, sont portés par quelques étrangers de bon ton, mais ne sont pas encore naturalisés. La variété dans les costumes fait espérer que nos soirées cesseront bientôt de ressembler à des séances de réception en Sorbonne.

Quelques jeunes gens paraissent avec des chapeaux élastiques roulés dans leurs mains : le suprême bon ton est de les avoir doublés en satin ponceau.

Les manteaux en étoffe écossaise, à couleurs tranchantes, sont les plus recherchés.

Des culottes et quelques souliers ont des boucles en acier. Les manchettes des chemises dépassent de beaucoup les manches des habits.

Les nœuds de cravates sont tous en porte-manteau. Les nœuds dits à l'anglaise sont devenus l'apanage des pères nobles.

On voit, pour les montres d'hommes, des chaînes à longs anneaux en acier, exactement de la forme des chaînes qu'on adapte aux porte-manteaux.

Au moment où le choix des étrennes peut embarrasser les mères de famille et les parens qui aiment à réunir l'utile à l'agréable, nous recommanderons le *Petit Musicien* (1), qui renferme une méthode facile et agréable pour apprendre les principes de musique en très-peu de tems, et sans recourir aux

(1) On en trouve un dépôt au bureau du *Petit Courrier*.

leçons d'aucun maître. On est certain de plaire aux enfans en leur offrant ce petit recueil élégamment orné, et l'on a la satisfaction de leur dérober l'aridité de l'étude, grâce à l'aspect varié et amusant sous lequel on la leur présente.

MÉLANGES.

De nos jours, où la curiosité et le désir de s'instruire dans les arts du commerce et de l'industrie, conduisent un si grand nombre de nos compatriotes dans le pays des découvertes et des grandes entreprises, c'est-à-dire en Angleterre, on trouvera de l'intérêt à lire la relation du voyage que fit dans le même pays, il y a environ cent soixante-quatorze ans, un gentilhomme français, assez bon observateur. Il y a du piquant à rapprocher ses notes de celles qu'on recueille de nos jours; nos lecteurs jugeront si les fruits de la civilisation sont tant à dédaigner, comme certains ont l'air de le faire entendre.

Ce que nous insérons ici est extrait d'un article assez long que contient le 5^{me} numéro de la *Revue Britannique* (1), recueil plein d'intérêt, auquel nous avons déjà eu recours, et dont le plus bel éloge à en faire est de dire qu'il n'y a peut-être pas un journal, soit quodidien, soit périodique, qui ne lui fasse mainte et mainte fois quelques emprunts, rarement en le citant, le plus souvent en ne le citant pas.

Voici comment le voyageur en question entre en matière : « Nous sortîmes du port de Calais, et, aidés d'un vent propice, nous atteignîmes en peu d'heures celui de Douvres, où nous fûmes bientôt débarqués. Nous nous mîmes de suite à parcourir la ville; mais on nous y fit partout un si étrange accueil, que si ce n'eût été le ridicule de n'être venu que pour m'en aller, je crois que, dans mon dépit, je me serais rembarqué immédiatement. Je ne voyais que des gens au maintien roide et dédaigneux, qui nous considéraient d'un air sup-

(1) Ce Recueil paraît tous les mois par numéro de douze à treize feuilles in-8°. On s'abonne à Paris, chez Dondey-Dupré Père et Fils, imp.-lib., rue St.-Louis, N° 46, au Marais, et rue Richelieu, N° 67, vis-à-vis la Bibliothèque du Roi; et au bureau du Journal, rue de Grenelle-Saint-Honoré, N° 29.

gonneux et défilant, en chuchotant ensemble et en faisant des gestes moqueurs. J'avoue que je ne m'étais pas attendu à un accueil aussi repoussant, et à une différence si grande de mœurs entre deux peuples si voisins; peuples qu'un seul petit bras de mer sépare.

» Mais ce n'étaient pas là toutes les tribulations auxquelles nous étions destinés; lorsque nous fûmes montés en voiture pour cheminer vers Londres, tous les polissons de la ville s'attroupèrent autour de notre chaise, et se mirent à nous poursuivre, en burlant et en effrayant nos chevaux par leurs cris, et en nous apostrophant par les noms de *french dog!* *french dog!* *monsire!* *monsire!* Les chevaux et les postillons sont bons sur cette route, et, en conséquence, bien que nous partîmes de Douvres un peu tard dans la journée, nous fûmes, avant la nuit à Rochester, ville qui, entre Douvres et Londres, est la première station. Reconnus pour Français aux portes de cette ville, nous y fîmes notre entrée à peu près comme nous avions fait notre sortie de Douvres, et nous fûmes conduits au milieu de ce singulier triomphe à l'hôtellerie. Y étant descendu, et m'étant mis à table après avoir pris quelque repos, quelle fut ma surprise de voir mon hôte venir s'asseoir à mes côtés, m'interroger sur ce que je venais faire dans son pays! Cet homme se mit ensuite à fumer tout près de moi; il m'envoyait des bouffées de tabac au visage à chaque instant, et faisait d'autres incongruités encore plus choquantes. Au surplus, j'aurais été mal reçu à m'en plaindre, car tel est l'usage dans ce pays, et les gens de qualité sont obligés de se soumettre à ces impertinences. Arrivé à Londres, je me fis descendre chez un personnage respectable, pour qui j'avais des lettres. Ce personnage, accompagné de quelques-uns de ses amis, s'offrit à me conduire lui-même dans une maison où un lit m'était préparé. Nous partîmes, et, dans la course que nous fîmes pour nous y rendre, je ne manquai pas de recevoir de nouveaux honneurs; ceux-ci cependant paraissaient s'adresser également aux personnes qui m'accompagnaient. Ce sont des gens de qualité, et depuis les troubles qui ont bouleversé ce pays, ceux de cette classe ont souvent à essuyer de pareils outrages. La populace des rues courait à notre suite et criait: *Ouzé!* *frenchman!* *french dog!* et parfois *kingsman* (royaliste)! ce qui regardait mes compagnons;

et tout en nous apostrophant ainsi, on jetait à pleines mains sur nous des os, des débris de végétaux et la boue des ruisseaux. Nous fûmes escortés de cette manière, jusqu'à ce que nous atteignîmes la maison où je devais trouver un gîte.

» Il se passe vraiment des choses bien étranges chez cette nation ; des choses qui scandaliseraient à Paris, et qui à Londres paraissent toutes simples. Les gens du plus bas étage sont ici les maîtres. Ils insultent aux riches et aux nobles ; et pour tenir ces misérables en bride, l'autorité des magistrats est impuissante. On ne se range pas, dans cette ville, pour ceux qui vont en équipage : au contraire, des charretiers insolens leur barrent le chemin dans les rues, font verser leurs carrosses, qu'ils se permettent d'appeler *hell-carts* (voitures infernales), puis quand ils les ont jetés bas, ils en font des moqueries. Les bourgeois que les nobles font vivre, et qui, par cette raison, devraient s'unir à eux pour punir et empêcher ces désordres, y prennent, au contraire, un malin plaisir. Enfin, rien ici n'est à sa place, et toutes ces extravagances et mille autres de même geure, ne sont que l'effet naturel du système d'égalité qui, dans ces derniers tems, s'est introduit en Angleterre. »

Ceux de nos lecteurs que cet extrait ne contentera pas, sont engagés à lire l'article entier dans le recueil précité.

VARIÉTÉS.

MANUEL DE LA JEUNE FEMME, orné d'une jolie vignette,
par M. Cardelli (1).

Qu'en lisant ce titre, les pères économes et les mères raisonnables cessent de nous accuser de ne remplir notre feuille que de descriptions de chiffons, ou d'analyses d'ouvrages légers ; l'annonce du *Manuel des Jeunes Femmes* leur prouvera qu'en vantant les frivolités de la mode, nous sommes loin d'exclure

(1) Un vol. in-18. A Paris, chez Charles Béchét, quai des Augustins, N° 57.

les qualités qui concernent le ménage. Nous assurons même qu'on apprend à les connaître dans le petit volume que nous recommandons aujourd'hui ; que ces messieurs , grands appréciateurs de l'ordre intérieur, s'empressent donc de le procurer à leurs aimables compagnes. Dès-lors ils n'auront plus à craindre les désastres des incendies ; car, grâce à M. Cardelli, nous savons que *le meilleur moyen d'éviter le feu de cheminée, est de la faire ramoner souvent, surtout celle de la cuisine, qui, ayant du feu toute l'année, doit faire beaucoup plus de suie que les autres.* Nous apprenons aussi que pour faire rôtir un lièvre, *il faut le mettre à la broche, et que lorsque nous servirons de la raie, il faut donner à chacun un morceau de foie sur son assiette, etc., etc.* Après de telles instructions, que peut-il encore manquer au bonheur intérieur ? Quel mari pourra encore adresser un reproche de futilité à sa femme, et quelle femme ne s'empressera pas de se procurer le recueil de tous les avantages qu'elle peut obtenir en suivant les leçons de M. Cardelli !

Un poète qu'a inspiré le succès de la tragédie de *Léonidas*, s'est écrié en improvisant le quatrain suivant, où la richesse de la pensée égale celle de la rime :

Puisse le chantre heureux des Grecs aux Thermopyles,
Quand des auteurs le responsable agent,
De la recette empilera l'argent,
Ne pas trouver de terme aux piles !

(Communiqué.)

On disait à un baron allemand que le manuscrit de *Léonidas* avait été vendu 13,000 fr. « Ah ! répliqua-t-il, *pon tieu ! pon tieu* (1) ! »

(Historique.)

(1) On sait que c'est le libraire Ponthieu, au Palais-Royal, qui a fait l'acquisition du manuscrit.

A ce Numéro est jointe la Planche 356.

Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue St.-Louis, No 46, au Marais.